



Le sujet politique en littérature, entre idéal et réalité : du *Traité la Clémence* de Sénèque à *Le dialecte des vautours* de Cheikou Diakité

The Political Subject in Literature, Between Ideal and Reality: From Seneca's *Treatise on Clemency* to *The Dialect of Vultures* by Cheikou Diakité

Alioune Willane

Article history:

Submitted: March 4, 2025

Revised: March 28, 2025

Accepted: April 7, 2025

Keywords:

Scripture, power, clemency, authoritarianism, ideal

Mots clés :

Écriture, pouvoir, clémence, autoritarisme, idéal

Abstract

Writing, has always been the place par excellence for the expression of political facts and social problems. Far from being a simple method of approaching reality, it presents itself as a relay in the dissemination and transmission of the standards that it preforms and influences. Under the pen of Seneca, the figure of the king is the personification of typical virtues objects of conquest but also allow humans to realize themselves. From then on, the address to King Nero in *Treatise on Clemency* takes on a timeless dimension and becomes a speech from a tutor for every man exercising power. From the pen of French-speaking African novelist Diakité, the imaginary State of Worowila, the space of fiction in *The Dialect of the Vultures*, is only a pretext to present a man of power as he should not be. By comparing the two approaches, the analysis made it possible to see how writing succeeds in distinguishing the ideal from the fact.

Résumé

L'écriture, de tout temps est par excellence le lieu d'expression du fait politique, de problèmes sociaux. Loin d'être une simple modalité d'approche du réel, elle se présente comme un relais dans la diffusion et la transmission des normes qu'elle préforme et influence. Sous la plume de Sénèque, la figure du roi est la personnification de vertus typiques objets de conquête permettant également à l'humain de se réaliser pleinement. Ainsi, l'adresse au roi Néron acquiert une dimension intemporelle et constitue à la fois un mythe typique de l'homme de pouvoir mais aussi un discours didactique destiné à tout homme qui l'exerce. Sous la plume de Diakité par contre, le romancier francophone d'Afrique, met en scène un Etat imaginaire « Worowila », espace de la fiction dans *Le dialecte des vautours*, situé quelque part en Afrique de l'Ouest. Ce monde, par la Trans mythification, n'est qu'un prétexte pour présenter un homme de pouvoir tel qu'il ne doit pas être en partant d'une relecture des principes de gouvernance énoncé dans le *Traité de la Clémence*. En comparant les deux approches, l'analyse a permis de voir comment l'écriture réussit à distinguer l'idéal du fait mais surtout comment l'écriture normative est souvent constitutive d'une modalité de lecture de la démarche narrative satirique.

Uirtus © 2025

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Corresponding author:

Alioune Willane,

Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal

E-mail: alioune.wilane@ugb.edu.sn

Introduction

L'espace politique est un univers intermédiaire qui se construit par des normes dont le but essentiel est de réguler la conflictualité et l'hétérogénéité des sujets qui y évoluent. Cela donne sens aux mots tels que « ordre », « liberté » ou encore « pouvoir ». Ces termes constituent des invariants souvent prétextes à toute une littérature sur la gestion du pouvoir mais aussi sur les problèmes qui lui sont liés. Une relecture du *Traité de la Clémence* de Sénèque en comparaison à l'ouvrage satirique *Le dialecte des vautours*³ du romancier sénégalais permet de mettre en parallèle deux œuvres qui font du sujet politique la matière de leur contenu, mais dans des perspectives différentes et à des époques éloignées. L'objectif de cet article est donc de passer de l'idéal au fait pour comparer, à travers une étude des formes de l'intertextualité (Kristeva 1977), deux modalités de prise en charge littéraire du même objet : la politique. Ce travail confronte une perception idéale de l'exercice du pouvoir à l'épreuve de ses réalités. En cela, la lecture fondamentale du fait politique à travers les textes permet de montrer que plus qu'un pouvoir, la puissance permet de construire une belle réflexion sur l'humain à la fois objet et menace de tout pouvoir. Dans la démarche, la comparaison permet ainsi de passer du normatif au fait en confrontant l'Antiquité et la post modernité.

1. Politique et pouvoir : entre idéal et réalité

L'espace politique est généralement caractérisé par l'hétérogénéité mais surtout la conflictualité des rapports entre ses membres (Max Weber 2024). C'est parce que les sujets auxquels s'applique la puissance du gouvernant sont constitutive d'une individualité construite dans la diversité. Le rôle du dépositaire de ce pouvoir est de policer les relations pour réguler et pacifier l'espace intermédiaire, vital à leur évolution. L'exercice du pouvoir implique, dès lors, une relation dialogique (Mikhaïl Bakhtine 1984) entre ascendant et sujets organisés par des idéaux de liberté et un principe d'isonomie qui sont garantis par les normes, à la fois, lois et référentiels de vie (Odile Wattel 2000). Sous ce rapport penser l'homme en tant que sujet c'est créer un type dont la vie est normée dans une confrontation entre volontés

³ Cheikou Diakit. *Le dialecte des vautours*. Dakar : edilivre, 2019.

individuelles et devoir de puissance. L'idée de puissance réfère ici à la capacité à agir sur la vie des autres qui est conférée au roi dans la monarchie ou au Président selon la terminologie et dans les contextes de pouvoir stato-centré (Jean François Bayart 2022). La littérature offre, sous ce rapport, au fil des époques, un terrain expérimental de cette relation et permet d'étudier comment l'écriture passe de la représentation de la norme au réel. Dans une démarche comparative (Kristeva 1977), il s'agit de proposer une relecture du *Traité de la clémence* de Sénèque comme grille d'analyse d'une fiction où la caricature d'un pouvoir autoritaire met en scène un État imaginaire qui se situerait quelque part en Afrique de l'Ouest dans un contexte postcolonial⁴.

Le choix porté sur deux ouvrages appartenant à des genres différents mais surtout à des époques éloignées procède de la volonté de proposer une approche comparative qui permet de lire le texte littéraire par un essai philosophique. En effet, le *Traité de la Clémence* est une mise en texte de principes essentiels de la philosophie stoïcienne. L'homme pris en charge dans cette réflexion juxtapose des vertus inférieures telles que la tempérance, la tranquillité conçues comme des étapes qui conduisent à une vertu supérieure comme La Clémence. Sénèque propose ainsi une philosophie de vie qui consacre l'humain comme dépositaire de la grandeur. Le prétexte trouvé est la fonction de précepteur au service du roi Néron qui permet à Sénèque de développer des idées intemporelles notamment au sujet de la relation entre l'homme et le pouvoir : « *Je me suis proposé, Néron César, d'écrire sur la clémence, pour vous tenir lieu comme d'un miroir qui vous mît en face de vous-même, et vous fît voir à quelle sublime jouissance il vous est donné d'arriver* » (Sénèque 3). Dans le cadre de cet article, il est question de voir les différentes perspectives de l'écriture en posant le principe d'une relecture de la modernité avec un auteur qui appartient aux anciens mais surtout penseur stoïcien.

1.1. A la rencontre des anciens

C'est en l'an 56 après J C que Sénèque publie le *Traité de la clémence* qui

⁴ Le terme « postcolonial » désigne un moment historique de rupture radicale avec les dominations. Étroitement liée à une pensée qui accompagne les bouleversements successifs des rapports Nord-Sud (mouvements indépendantistes, décolonisation, tiers-mondisme, désenchantement des indépendances, globalisation), caractérisée par son ancrage dans le travail du matériau littéraire, influencée par une critique marxiste (Antonio Gramsci), le post-structuralisme et l'après *New Criticism*, inspirée par les écrits d'écrivains, de philosophes, d'anthropologues, de critiques littéraires, de psychanalystes, d'historiens et de sociologues

est un discours adressé à Néron empereur de Rome de 54 à 68 après JC. Rappelons que le texte propose une réflexion philosophique sur le rapport de l'homme de pouvoir au fait politique. L'ouvrage est une perspective sublimant l'action de réguler un espace hétérogène et conflictuel. Il se construit autour de la volonté de concilier l'exercice du pouvoir et la pureté d'âme. Cette définition modelée sur la philosophie de Zénon de Citium⁵ considère l'espace politique comme le prolongement d'un ordre cosmique ou divin « *raison universelle* » ou logos qui gouverne le monde. En clair, l'harmonie est tributaire d'une volonté supérieure divine. Ainsi, l'ordre, la piété, la foi sont des conditions de l'équilibre, de la paix signes de la grandeur des dieux. Et c'est seulement, lorsque le sujet gouverné intègre le sens ultime de cette nécessité qu'il réussit à saisir le vrai sens de la raison universelle. C'est pourquoi, suivant cette logique que le dépositaire du pouvoir politique est donc investi d'une compétence cependant menacée par la volonté de puissance inhérente à l'homme (Hannah Arendt 1990). Il s'installe alors une dualité liée au pouvoir qui va de pair avec la toute-puissance individuelle à la fois prérogative et vice. Il s'agit de la force qui brime qui s'oppose au bien, un idéal qu'il faut constamment chercher à conquérir.

C'est pourquoi, dans la réflexion de Sénèque, le roi ou l'homme politique délégataire de ce pouvoir presque divin, doit s'imposer une conception du monde qui place la clémence vertu supérieure au-dessus de toutes les valeurs humaines : « *La clémence est la modération d'une âme qui a le pouvoir de se venger ; ou bien, c'est l'indulgence du supérieur dans la punition de l'inférieur* » (Sénèque 27). C'est parce dans le contexte de la Rome antique, l'espace de l'œkoumène⁶ s'oppose à l'univers barbare⁷. Les sujets qui y vivent sont des *civitas*⁸ dont les relations sont policées par des normes sans aucune forme de

⁵ Zénon de Citium (c. 336 - 265 av. J.-C.) fut le fondateur de l'école philosophique stoïcienne d'Athènes, qui enseignait que le *Logos* (la raison universelle) était le plus grand bien de la vie et que vivre en accord avec la raison était le but de la vie humaine.

⁶ L'œkoumène désignait, chez les grecs, la terre habitée et habitable selon leur mode d'organisation et de gouvernement. Au-delà des terres habitées se trouvaient les barbares (*barbaros* : les étrangers) dont l'organisation différait de la culture grecque. La racine grecque *oikos* est à l'origine de quelques autres mots comme *écosystème* ou *écologie* : *oikos* maison, *logos* science / *économie* : *oikos* maison, *nomos* administrer / ou encore dans le domaine religieux, *œcuménisme* : rapprochement de courants confessionnels divergents.

⁷ Le terme « barbare » a ensuite été utilisé par les Romains pour nommer les peuples qui se trouvent à l'extérieur du *limes*, dans le « *Barbaricum* », la « terre des Barbares », c'est-à-dire hors de leur autorité : l'« *Imperium* ».

⁸ *Civitas* désigne le statut juridique d'un citoyen appartenant à une collectivité (état, peuple ou ville ; par exemple, de citoyen romain : la citoyenneté romaine). Il peut alors être traduit par « citoyenneté ».

classification « *homoioi* »⁹ Ce monde se distingue ainsi des contrées comme la *Scythie*¹⁰ ou encore *Tomes*¹¹ qui sont dépeints sous un registre caricatural dans les chefs d'œuvres de grands auteurs comme Ovide¹² ou encore Thucydide¹³. Ils sont présentés comme des univers sans organisation centrale, ni langue codifiée comme le latin langue des philosophes, des dramaturges, des poètes, en somme du monde civilisé.

Cette présentation permet d'opposer un espace normé « *polis* » à une vaste étendue de peuplades sans ordre séculier. Grâce à cette organisation, l'empereur tire sa puissance de l'adhésion de la plèbe principale objet de son pouvoir mais aussi garantie de sa légitimité. On voit alors avec Sénèque que l'exercice du pouvoir idéalise le roi perçu comme le prolongement des dieux cosmiques. Il obéit à la quête d'un modèle qui n'est personne d'autre que lui-même. Il y a donc comme un procédé de déification du roi, à qui l'on attribue les qualités d'un dieu (Ovide. *Les Tristes* 1989). Les vertus idéelles, la célébration de l'humain, le contrôle de la toute-puissance, permettent de refréner, chez lui, toute propension naturelle à la tyrannie présentée comme vice ou faiblesse de l'âme : « *Mais grande est la tâche dont vous vous êtes chargé. On ne parle plus ni du divin Auguste, ni des premiers temps de Tibère ; on ne vous cherche de modèle à imiter que vous-même* » (Sénèque 4). Cette perception du fait politique permet d'évoquer, dès l'incipit du roman *Le dialecte des vantours* de l'auteur Diakité, un monde perdu : l'Afrique précoloniale. Il y a comme une mise en parallèle de cet univers primitif célébré par le philosophe Fabien Eboussi Boulaga (Boulaga 1997) qui semble jeter le discrédit sur l'État importé avec celui romain né de la réflexion de législateurs comme Solon¹⁴ ou encore

⁹ Le terme vient du grec ancien Ὅμοιοι / Hómoioi qui signifie littéralement « les Semblables » ; on emploie également la traduction « les Pairs »

¹⁰ Relatif aux Scythes, peuple barbare de la Mer Noire sous l'Antiquité.

¹¹ Tomes ou tomis, actuelle roumanie. Terre d'exil du poète de l'Antiquité Julius Ovidius Naso.

¹² Ovide (Publius Ovidius Naso en latin) est né en 43 av. J.-C. à Sulmone dans le centre de l'Italie et mort en 17 ou 18 ap. J.-C., en exil à Tomis (l'actuelle Constanța en Roumanie).

¹³ Thucydide est un Athénien de l'époque classique, qui a entamé une belle carrière politique au service de sa cité, comme stratège. Un revers militaire lui ayant valu une condamnation à l'exil, il en a profité pour raconter les événements auxquels il a participé ou dont il a été le spectateur. Il en a résulté un ouvrage magistral : La Guerre du Péloponnèse qui, pour la première fois, analyse la vie politique de façon rationnelle et analytique, sans référence aux dieux ou à quoi que ce soit d'autre. En cela, Thucydide peut être considéré comme le premier véritable historien

¹⁴ Solon (en grec ancien Σόλων) est un homme d'État et législateur athénien, né à Athènes vers 640 av. J.-C. et mort à Chypre vers 558 av. J.-C. Il a réalisé d'importantes réformes sociales en faveur des paysans les plus pauvres. Ses réformes politiques, qui limitent le pouvoir des nobles, posent les bases de la future démocratisation d'Athènes

Périclès¹⁵. L'image du roi évoque cet empereur romain dont le pouvoir est hérité de la lignée. Ce qui lui confère une légitimité symbolique consubstantielle au rang dès la naissance ou par adoption¹⁶. C'est pourquoi, dans les deux textes l'apologie du bien trouve son sens dans cette exaltation de la lignée. Être incapable de mal est la seule façon, pour l'homme de pouvoir de conquérir l'immortalité (Botero, *L'épopée de Gilgamesh* 1992) mais aussi d'être adulé par son peuple. Tout au début du roman, Diakité affirme au sujet de ce monde africain perdu : « *Le bien et le mal sont des abstractions inhérentes à la nature humaine. Ils sont l'expression moribonde d'un monde à la croisée des chemins, un monde angoissé qui ne sait plus où aller et qui ne peut plus retourner sur ses pas. Un monde qui ne sait plus danser, dans un monde qui ne sait plus rêver* » (Diakité 12). Le romancier africain évoque un monde perdu comme pour l'idéaliser. C'est l'affirmation d'une nostalgie de cette Afrique précoloniale souvenir chez David Diop (« *Celui qui a tout perdu* ». *Coups de pylon* 1956) où l'espace intermédiaire est régulé par des référentiels cosmiques comme les totems, les dieux telluriques, les mânes qui sont les vrais dépositaires du pouvoir politique. Il se construit donc un univers qui est conjointement régulé par une rationalité à l'africaine (Louis Vincent Thomas 1965) plaçant le pouvoir au-dessus de l'humain. C'est pourquoi, dans la suite du récit la dépréciation du Père-Président montre que le fait politique devient source de conflit, de guerres tribales lorsqu'il est dépouillé de toute sa dimension sacrée. Il est possible donc de corréler cette séquence de la narration à la perception de Sénèque qui décrit à Néron un monde idéal. Il s'agit pour conforter et consolider son pouvoir de proposer un exercice bienveillant de la puissance. Sous ce rapport, être roi est conçu comme une étape vers sa propre déification. Le choix de la clémence fait donc l'apologie d'une vertu supérieure qui élève le roi humain au rang de Dieu. Cette adresse au jeune empereur Néron est donc un art de *Gouverner le monde*

¹⁵Périclès (dont le nom, Περικλῆς / Periklēs, signifie « entouré de gloire »), fils de l'homme politique Xanthippe et d'Agaristé, est un général et homme d'État athénien du Ve siècle av. J.-C., né vers 495 av. J.-C. et mort en 429 av. J.-C. lors de l'épidémie de peste athénienne. Chef du parti démocrate, il domina la vie politique d'Athènes entre 443 et 429 av. J.-C.

¹⁶ Néron : les Romains pratiquaient l'adoption sans retenue et le plus souvent par motivations politiques. Néron n'était donc pas le fils de l'empereur Claude, La mère de Néron, cependant, était une descendante de l'empereur Auguste : c'est la tristement célèbre Agrippine, conspiratrice chevronnée et dénuée de scrupules... Agrippine parvint, par manipulations politiques, à persuader l'empereur Claude de formellement adopter son fils Néron en 50 ap. J.-C. Elle empoisonna ensuite Claude en 54 ap. J.-C., quand Néron atteignit l'âge « adulte » de 17 ans

(Pradeau 2015) :

Que la clémence soit de toutes les vertus celle qui convient le mieux à l'homme, comme étant celle qui nous humanise le plus, c'est une vérité nécessaire et aussi constante pour nous stoïciens, qui voulons qu'on voie dans l'homme un être sociable, né pour le bien général (...). Un esclave, un serpent, une flèche peuvent tuer un roi ; mais pour faire grâce il faut être plus grand que celui qu'on sauve. Le prince doit donc user généreusement du magnifique pouvoir qu'il tient des dieux, d'ôter ou de donner la vie ; il le doit surtout envers ceux qu'il sait avoir tenu le même rang que lui. (21)

Si sous la plume de Sénèque, le discours injonctif est souvent une mise en texte de principes stoïciens, Cheikou Diakité exploite les champs des références intertextuelles qui ont donné naissances aux premiers royaumes africains. L'évocation de la charte de Kuru Kan Fugan¹⁷ remonte aux origines des premières nations noires avec une conception singulière de la citoyenneté. Les logiques claniques loin de créer des clivages permettent conserver les identités primordiales pour recréer un nouvel espace imaginaire entretenu par les mythes originels. C'est pourquoi, en fonction du nom de famille, du clan et des alliances historiques, quel que soit le problème, la guerre est impossible. C'est un modèle de nationalisme primitif protégé, avec l'initiation des membres, par la peur de la damnation, mais surtout par les alliances matrimoniales : « *À la lisière de Kuru Kan Fugan, au crépuscule du grand soir, ils s'étaient retrouvés,* » dit le romancier Diakité (Diakité 14).

1.2. Un idéal deux perspectives

L'essai, pour le philosophe est sans nul doute le registre d'expression de tous les phénomènes sociaux. Pour Pierre Grimal (Grimal 1954), il est naturellement associé à la prise en charge de tous les questionnements liés à la

¹⁷ La charte du Mandé1 ou charte de Kouroukan Fouga, ou encore, en langue malinké, Manden Kalikan, est la transcription d'un contenu oral, lequel remonterait au règne du premier souverain Soundiata Keita qui vécut de 1190 à 1255. Elle aurait été solennellement proclamée le jour de l'intronisation de Soundiata Keita comme empereur du Mali à la fin de l'année 1236. En effet après avoir libéré le Mandé de l'emprise du cruel et puissant Soumaoro Kanté, Soundiata Keita convoqua en assemblée générale tous les tje koun (hommes de tête) du Mandé dont des membres de sa caste, celle des chasseurs, acquis à sa politique afin de leur soumettre pour approbation, et après enrichissement s'il le fallait, la Charte du Mandé Nouveau. « Maintenant que nous sommes les maîtres de notre destin, déclara-t-il, nous allons installer la patrie sur des bases solides et justes. Pour ce faire, édictons des lois que les peuples se doivent de respecter et d'appliquer ».

vie de la cité. Cela signifie que la littérature est l'un des premiers lieux de sédimentation, d'analyse ou de réflexion autour de l'idée même de politique. Dans la perspective de Sénèque l'œuvre littéraire permet dans une perspective fonctionnelle ou idéologique (Genette 1972), de préformer l'exercice du pouvoir. La carte impériale y est présentée comme une infinité de la puissance que l'écriture doit anoblir grâce à un discours normatif. C'est pourquoi, dans le *Traité de la clémence*, Sénèque s'affirme comme un idéaliste qui propose à Néron une utopie dans l'exercice du pouvoir.

C'est parce que selon le philosophe, le paradoxe de la puissance c'est l'extrême solitude durant son exercice. Cela inscrit celui qui l'exerce dans une vulnérabilité vis-à-vis de soi-même. L'extrême puissance inverse la perspective du pouvoir car le dépositaire, à l'image de Commode¹⁸ vit aux dépens de son statut à la fois expression ultime de la compétence mais facteur premier de l'altération de soi. C'est pourquoi, Sénèque, dans son essai, initie une relation dialogique entre lui et le roi dans laquelle, il est actant de son œuvre (précepteur dans le premier livre) mais aussi historien de la royauté (deuxième livre). Un statut fluctuant du fait du rôle fonctionnel de son écriture parce le philosophe raconte à son roi une fiction d'un monde possible. Un univers que le roi lui-même doit créer en fonction de ses relations avec ses gouvernés. « *Mais il n'est personne en qui la clémence soit plus belle que dans un roi ou chef d'Empire. En effet une grande-puissance n'est honorable et glorieuse qu'autant que son action est salutaire ; et c'est un fléau que celle qui n'est forte que pour le mal* » (Sénèque 5). On assiste alors à une description d'une figure atemporelle car au-delà de son adresse à Néron, il s'agit d'une typification universelle du modèle qui doit exercer le pouvoir. Sont donc naturellement prohibés, la colère, la rage, la cruauté qui sont des vices de l'âme : « *La cruauté est un vice qui n'est pas de l'homme, qui n'est pas digne de cette âme dont le fond est la douceur même. C'est une rage d'animal féroce que de se complaire au sang et aux plaies ; c'est répudier le nom d'homme et se transformer en monstre des bois* » (Sénèque 23). Il faut remarquer que si le discours est injonctif chez Sénèque, dans l'écriture du romancier africain Cheikou Diakité, la fiction c'est exposer des anti-modèles d'homme de pouvoir dans un continent africain meurtri par les guerres intestines, le tribalisme, où l'indifférence coupables des hommes de

¹⁸ Commode : Empereur romain de 180 à 192 après JC.

science. En effet, au-delà de la mise en scène d'un pouvoir obèse (Bayart 1989), il y a une invitation à l'engagement politique. Cela adressé aux premiers intellectuels noirs malheureusement convaincus par les plus profanes que la politique doit être séparée de l'intelligentsia. C'est la raison de la formule épigraphique qui ouvre le récit en annonçant : « *l'indifférent est le pire des tyrans* » (Diakité 8). La représentation sans discernement, l'indifférence, selon le romancier, sont les artifices d'une nouvelle domination remplaçant l'ancien colonisateur par une oligarchie légitimée par le vote ou encore par des concepts importés comme la démocratie.

L'ouvrage devient un répertoire des apories de cet État importé installé comme l'affirmation ultime d'une puissance déléguée ignorant toute l'histoire des peuples jadis organisés selon des modèles dit primitifs (Cheikh Aliou Ndao 1985) Le malaise commence lorsque l'État stato centré déstructure les modèles d'organisations traditionnels gommant les référentiels originels de la valeur sans culture ethnologiques. La fiction de Diakité pose le problème sous cet angle. *Le dialecte des vautours* identifie une catégorie de politiques érigés en modèle à la faveur des métamorphoses de leur monde pour se substituer aux chefferies traditionnelles. Le terme « dialectes » caricature cette dimension instrumentale des positions fluctuantes au gré des opportunités.

C'est dire que la période postcoloniale loin d'annoncer une ère de jouissance « *Le soleil brillait dans ma case* » (David Diop 1956) se révèle être un moment de désillusion (Ahmadou Kourouma 1970) parce que la politique devient supercherie, démagogie et cupidité : « *Les enfants du clair paysurent subir les injustices, la xénophobie et la haine et surtout l'INDIFFÉRENCE dans l'attente de la prophétie, dans l'attente du prophète* » (Diakité 15). La raison, selon Cheikou Diakité, c'est la conception même du pouvoir en Afrique. En effet, la centralité du pouvoir autour d'un seul homme est de nature à conditionner les dérives liées à la puissance qui le définit.

C'est pourquoi, dans la pensée de Sénèque le pouvoir idéal, c'est suivre la volonté du peuple qui est en réalité le vrai dépositaire du pouvoir. Lorsque cette dialectique s'inverse, l'individu devient non seulement solitaire mais nuit à l'équilibre de son monde. Il gouverne seul, et risque de mourir seul¹⁹ :

celui que la république sait être non pas seulement le chef, mais

¹⁹ Commode : les derniers jours d'un empereur.

l'homme du peuple, dont on sent journallement la sollicitude veiller à la conservation de tous et de chacun ; dont la présence, loin d'être comme l'apparition d'un féroce et nuisible animal élané de son repaire et qui fait tout fuir, semble celle d'un astre bienfaisant et pur, vers lequel on vole, on s'empresse. Tous sont prêts à se dévouer pour lui aux glaives assassins ; ils voudront qu'il passe sur leurs corps, s'il faut pour le sauver joncher sa route de cadavres humains. (Sénèque 6)

L'expérience de la solitude au pouvoir est rendue dans l'œuvre de Diakité par une scène banale de fin de règne. Les présidents malgré leur puissance s'ils ne gouvernent pas pour susciter l'admiration de leur gouvernés connaissant fatalement la même fin. En Afrique plusieurs références historiques permettent de vérifier cette hypothèse. C'est la mort ou la prison. C'est tout le sens de la caricature dans cette œuvre qui dresse le fossé entre les illusions solitaires d'un pouvoir décalé par rapport aux exigences de son monde. La focalisation permet à l'auteur de converser avec le président qui fait les cents dans son palais tandis que dans les rues de son propre pays les pneus brûlent. Sur un ton burlesque il lui fait dire au milieu de ses pas « *Le peuple m'aime encore* » (Diakité 64). On peut dire que si Diakité révèle le vice d'un monde, Sénèque fait l'apologie d'un autre univers possible. La perspective est telle que l'intertexte traduit une mise en texte d'un modèle type de la philosophie stoïcienne. Plus tard, le règne pacifique de Marc Aurèle, pourtant père de Commode convainc d'une réalité, le vrai pouvoir est celui du peuple :

Si donc les princes et les rois, si les tuteurs des États, de quelque nom qu'on les salue, se voient l'objet d'affections plus fortes que ne le sont même les affections privées, n'en soyons pas surpris. Et si le bon citoyen préfère l'intérêt de sa patrie au sien propre, naturellement cette préférence embrasse celui qui est la patrie personnifiée. Dès longtemps, en effet, l'empereur s'est tellement confondu avec la république, que l'un ne peut être séparé de l'autre sans que tous deux périssent : le chef a besoin des forces de tous, et il faut une tête à l'État. (Sénèque 7)

L'effet recherché d'une telle entreprise est de circonscrire sa volonté autour de la volonté de ses sujets. L'acte de gouverner devient, dès lors, une dévotion envers et pour ses propres gouvernés. Le philosophe, à la différence du romancier, dans tout le premier livre, énonce des principes normatifs. Pour

lui gouverner c'est accepter d'être dirigé par la plèbe. Dans un langage trivial, celui que l'on nomme père de la nation est dépositaire non seulement d'un pouvoir sur tout le monde mais doit surtout faire preuve mansuétude même dans l'application de lois.

Cette tâche du père est aussi celle du prince que nous appelons père de la patrie sans qu'une vaine flatterie nous y porte, car ses autres surnoms sont purement honorifiques. Ceux de grand, d'heureux, d'auguste, et tous les titres possibles dont nous surchargeons une fastueuse majesté, sont pour elle un banal tribut ; mais nommer le prince père de la patrie, c'est lui dire que le pouvoir qui lui fut remis est tout paternel, qu'il doit être le plus tempéré de tous, plein de sollicitude pour ses enfants, et placer leurs intérêts avant les siens » (Sénèque 16).

2. Le roi contre lui-même

S'il existe un lien unificateur entre les deux textes corpus de notre article, c'est surtout cette modalité d'écriture dont le but est de purger le jeu politique de ses vices. Dans le cas de Sénèque, le règne de Néron montre toutes les affres d'un pouvoir exercé sans discernement, tandis que dans le roman de Diakité le chaos marque la fin de la trajectoire du Président père. Il se dessine inéluctablement le même dénouement lorsque le pouvoir est exercé sans humanité. Néron va se suicider tandis le président de cette République fictive en Afrique sera renversé par les hommes barbus²⁰. C'est parce que selon les deux auteurs la propension à l'abus, l'assimilation entre pouvoir et puissance sont exactement les attitudes qu'il faut bannir. Parce que la vraie force est celle que l'on réussit à dominer. Tous les deux textes sont écrits comme des réflexions idéalistes qui cherchent à sauver l'homme politique des vices liés à son statut. La littérature purge ainsi le champ politique en proposant une alternative au pragmatisme arrogant, à la démesure ou au réalisme froid.

Les bêtes féroces seules, et encore les races les moins généreuses mordent tout d'abord et s'acharnent sur l'ennemi abattu. L'éléphant, le lion écartent leurs agresseurs et s'éloignent ; les espèces ignobles sont obstinées dans leurs vengeances. Une colère inflexible et barbare n'est pas digne d'un roi : la colère le fait descendre au niveau presque de l'offenseur ; mais qu'il

²⁰ Les barbus : références caricaturales qui désignent les mouvements terroristes.

octroie la vie ou sauve l'honneur à l'homme justement menacé de les perdre, il fait alors ce qui n'est possible qu'à celui qui peut tout (Sénèque 8).

2.1. Quand le pouvoir devient toute puissance

Selon Sénèque, l'adversité ne se conçoit comme extériorité, elle est inhérente à la propension naturelle à répondre à ses courroux. Toute la force du roi bon roi réside non dans sa capacité à pardonner mais à être clément. Selon son analyse, le pardon est non seulement méprisable et vil mais simplement humain. Il s'agit grâce à un long processus d'accomplissement d'accéder à ce haut degré d'élévation dont la satisfaction ultime confère la clémence. Pour lui, chaque acte de pardon est vicié par un courroux antérieur au fait de l'accorder. Dès lors, le roi reste humain alors que son rang, ses attributs lui imposent d'exercer le pouvoir tel un Dieu, c'est-à-dire être incapable de haine ou de ressentiment. Tout le texte est écrit comme une comparaison tacite entre les rois et leurs sujets ordinaires :

Ajoutez que l'homme privé, s'il reçoit patiemment l'injure, s'expose à en recevoir de nouvelles : quant aux rois, la mansuétude assure d'autant mieux leur sécurité. Comme de fréquentes vengeances, pour quelques haines qu'elles compriment, accroissent l'irritation commune, il faut que la volonté de sévir cesse avant les motifs. Sinon, de même qu'un arbre élagué multiplie ses rameaux en les renouvelant, et qu'une foule de plantes ne se fauchent que pour repousser plus touffues, la cruauté des rois grossit le nombre de leurs ennemis à chaque tête qu'elle retranche. Le père et les enfants du mort, et les proches et les amis lui succèdent, tous à la place d'un seul. (Sénèque 11)

Être adulé, célébré est moins une conquête qu'une conséquence de la capacité du roi à garantir à ses sujets un espace pacifié. Le salut du pouvoir est lié à la fortune de son exercice. Dès lors l'autoritarisme, l'usage de la force peu légale sont de nature à vicier les rapports entre le souverain ou le président avec son peuple. Cette image du roi contraste d'avec cette présentation des hommes de pouvoir de la plupart des États africains de la période des Indépendances. Gouverner des hommes est assimilé à la puissance illimitée. Les lois, les normes sont des soupapes de légitimation d'une autorité installée. La législation est donc perçue comme artifice de validation selon Diakité. (Cheikh

Yerim Seck 2000). Dans la narration, la mise en scène de micro-récits comme une période électorale, l'échec de projets immobiliers, les litiges fonciers sont autant de scènes empruntées à l'actualité pour recréer une relation de socialité entre les récits et ces espaces ouverts que représentent nombres d'État africains fraîchement indépendants. La mise en scène, sur un ton ironique, raconte une histoire que l'on retrouve un peu partout en Afrique :

A l'appel du Père Président, chef de la Nation, commandant en chef des armées, ils avaient tous répondu présent. Et les princes du mensonge de s'élancer dans une campagne électorale aux relents de vampirisme. Ils avaient dompté les consciences. Ils les avaient nourris de promesses sans lendemain. Enfin, les élections s'étaient déroulées dans le calme et la transparence. (Diakité 18)

La littérature transforme la scène politique en un espace de comédie avec une poésie qui exploite les toponymies, mais surtout déforme abusivement des sigles comme O.N.G ou des attributs comme observateurs internationaux présentés comme des nouvelles formes d'occupation des anciennes colonies. La caricature présente l'homme politique comme quelqu'un dont la légitimité est juste un quitus de validation de sa présence dans les cercles supranationaux comme O.N.U ; U.A, etc. C'est une légitimité qui ignore royalement les contestations internes de son pouvoir dès lors que l'élection ou la farce électorale reçoit l'assentiment des puissances internationales : « *Les partis d'opposition, muselés, fatigués de vociférer dans leurs salons climatisés, aseptisés et insonorisés s'en remettaient en désespoir de cause à la volonté de la toute-puissance divine. Laissez-nous rire !* » (Diakité 19). Si dans l'œuvre de Diakité l'argument du subterfuge est fustigé, chez Sénèque pour gouverner le roi doit susciter l'adoration de ses sujets. Car, pour lui, le roi craint n'est pas aimé. Et s'il doit recourir à la force ou à la violence cela doit s'exercer pour un juste courroux. « *Le prince doit s'étudier non seulement à guérir, mais à ne laisser que d'avonables cicatrices. Il ne tire nulle gloire d'un châtement cruel : qui doute en effet de sa puissance ? La gloire est immense au contraire de suspendre ses coups, d'arracher de nombreuses victimes à la colère des autres et de n'en immoler aucune à la sienne* » (Sénèque 18). Le plus grand défi du prince est donc de pouvoir contrôler sa propre puissance. Un juste équilibre qui doit se construire par la différenciation entre ses ressentiments personnels et les décisions que lui impose son rang.

Cheikou Diakité, quant à lui, choisit de donner la parole, dans le récit,

à des figures typiques comme *Nandité*²¹. Le choix d'une onomastique expressive permet de représenter toutes les vicissitudes liées à la conception du pouvoir. Il s'agit de proposer un tableau sombre de l'homme politique qui se distingue par une popularité et un opportunisme malsain comme pour inviter à un changement de paradigme. Cette poétique mêle à la fois ironie, caricature et fonction idéologique de la narration et annonce un nouveau réalisme car comme le dit Jean Pierre Makouta-Mboukou il s'agit de « suggérer » (Makouta-Mboukou : 1984) un monde à venir par la déconstruction des vices de celui actuel. L'espace du Président est présenté comme une scène qui n'est pas sans rappeler les derniers jours grands présidents contestés comme Mobutu au Congo, Bozizé en Centre Afrique, etc. :

Ainsi, l'imposture aidant, c'est entre les mains de ses fossoyeurs que l'on remettait les destinées de la nation : la politique n'est qu'un jeu de menteurs. On disait alors : Le roi est juste, ses valets sont corrompus. Laissez les brailler ! Nous, on a tout compris. Imposteurs ! (...) Monsieur le Président sentait venir la fin de son si long règne : trois fois dix ans. A tout, il y a bien une fin ; c'est dans l'ordre immuable des choses. On a bien compris On tripote la constitution, mais pas la vie ! (Diakité 20).

2.2. Politique, vices et écriture

Il est à noter que sous la plume du romancier Diakité l'écriture permet de réexaminer les vices du pouvoir stato-centré. Le récit se particularise par la combinaison de plusieurs ressources intertextuelles. Le mode est ici l'allusion qui permet de raconter l'histoire d'un président imaginaire dont l'espace et les traits caractéristiques permettent d'affubler les premiers hommes politiques de l'Afrique postindépendance. Le « *jeu écrivain* » (Stéphenie Meyers 2008) à la différence de Sénèque est un sujet hors texte qui raconte une tragédie celle d'un monde africain où le pouvoir alimente une litanie de problèmes politiques contemporains. La parole qu'il emprunte au style journalistique se caractérise par une vitesse narrative singulière (Genette 1972). Cela permet à la narration, par l'énumération, d'exposer la démagogie des hommes de pouvoir, les vices comme le vol. Les hommes politiques sont dépeints comme

²¹ Terme connoté dans la langue wolof qui signifie imposteur.

des sujets qui instrumentalisent la misère de leurs sujets : « *N'allez surtout pas mendier en nos noms. Banque Mondiale, Fonds voutours ou F M I ; ils n'auraient pas traversé les mers et les continents pour nous parler de nos beaux yeux...bandes de charognards...prédateurs impénitents. Ne nous prenez surtout pas pour des demeurés. Quand les repères s'effacent, la morale s'exile. Et vous autres* » (Diakité 23). Cette présentation du pouvoir fait osciller l'analyse du droit au fait. En effet, pour Sénèque c'est exactement l'homme politique tel qu'il doit être alors que Diakité rassemble pour les romancer tous les défauts des hommes politiques. Cette littérature dans les deux approches permet de repenser la relation entre l'homme et le fait politique. Selon le philosophe romain, exercer le pouvoir sans discernement est le propre du tyran tandis que le roi vit dans un espace qui s'autorégule. Le roi apparaît ainsi, comme surhomme dont les traits sublimés consolident non seulement son hégémonie sur ses gouvernés mais accompagne ses actes d'un idéal : la justice. « Un roi humain et débonnaire a des auxiliaires fidèles qu'il emploie au salut de l'État ; le soldat est fier de penser que la sécurité publique est son ouvrage ; point de travaux qu'il n'endure avec joie : c'est un père qu'il garde. Quant au tyran farouche et sanguinaire, nécessairement ses satellites lui pèsent » (Sénèque 15). Par ailleurs, parmi les vices qu'il faut abhorrer en tant homme politique, il y a la cupidité. En réalité l'exercice du pouvoir est associé à la prébende et à l'opulence. En Afrique le dépositaire du pouvoir est associé à un train de vie qui contraste avec la précarité de ses administrés. Ce mode de représentation transforme le corps en outil politique. En lisant le texte la description caricaturale offre l'image d'un tableau qui s'attarde sur les formes généreuses de *Tata Riba* sur l'embonpoint du père Président. Même le décor est un support discursif. La présentation met en évidence les voitures rutilantes, la pluralité des partenaires, une cour royale à la place d'un palais. Ce que Bayard conçoit comme « *une définition obèse du pouvoir en Afrique* » que Diakité rend parfaitement avec l'image du Père Président au sujet de sa fortune : « *Quand la richesse grandit trop vite, c'est que sa naissance est sujette à caution. Dans cette cité de nouveaux riches, au-delà des apparences et des convenances, la malédiction de la délation et de la suspicion rodait au coin des rues* » (Diakité 27). Cette image, dans la distribution des actants dresse comme une ligne imaginaire entre les références et les anti-modèles. Le Président y est décrit comme un homme de pouvoir tel qu'il ne devrait pas être. Sénèque pour sa part répond à une question rhétorique qui résume l'image idéale du Roi : « *Quel est donc le devoir d'un prince ? Celui d'un bon père, qui*

tantôt reprend ses enfants avec douceur, tantôt les menace, et parfois même frappe pour mieux avertir. Un homme sensé ne déshérite pas son fils au premier mécontentement » (Sénèque 16).

Conclusion

En conclusion, on peut souligner le dialogue entre deux textes qui poursuivent un même idéal dans des perspectives différentes. Cela permet, dans l'analyser d'osciller entre le fait et le droit. Sénèque fait l'apologie d'un modèle type d'homme de pouvoir et traduit en même temps la fonction idéologique de la narration. Le romancier Diakité, pour sa part, propose une narration dans laquelle plusieurs éléments de sémiotique sociale sont convoqués pour placer le roman dans le contexte africain mais surtout décrire l'homme politique tel qu'il ne doit pas être. La poétique littéraire offre donc deux perspectives qui dépassent le simple engagement mais permet de montrer comment l'écriture réussit à préformer les opinions mais aussi les hommes de pouvoir. La démarche comparative, a permis grâce à une relecture transgressive des philosophes anciens de repérer des indices intertextuels tels qu'ils transparaissent dans ces nouvelles fictions de la modernité. Finalement, le récit post-moderne est un espace de Trans mythification reprenant les mêmes sujets dans d'autres contextes pour le même objet : construire un inconscient collectif en donnant un nouvel éclat aux grandes idées d'une époque aux enseignements éternels. C'est pourquoi, il s'est agi de montrer comment l'écriture réussit à se réapproprier et à diffuser des valeurs universelles au service de la politique, car la littérature, sous ce registre c'est « créer un futur possible » (Makouta-Mboukou 8).

Travaux cités

- Arendt, Hannah. *La Nature du totalitarisme*. Translated by Michelle-Irène Brudny de Launay, Payot, 1990.
- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale*. Gallimard, 1984.
- Bayart, Jean-François. *L'énergie de l'État. Pour une sociologie historique et comparée du politique*. La Découverte, 2022.
- . *L'État en Afrique. La politique du ventre*. Fayard, 1989.
- Boulaga, Fabien Eboussi. *La démocratie de transit au Cameroun*. L'Harmattan, 1997.

- Bottéro, Jean. *L'Épopée de Gilgameš : le grand homme qui ne voulait pas mourir*. Gallimard, 1992.
- Diop, David Mandessi. *Coups de pilon*. PA, 1956.
- Genette, Gérard. *Figure III*. Seuil, 1972.
- Grimal, Pierre. *La vie de la Rome antique*. PUF, 1954.
- Kourouma, Ahmadou. *Les Soleils des Indépendances*. Presses universitaires de Montréal, 1970.
- Kristeva, Julia. *Polylogue*. Seuil, 1977.
- Makouta-Mboukou, Jean-Pierre. *Les dents du destin*. PA, 1984.
- . *Et l'homme triompha !...* PA, 1982.
- Meyers, Stephenie. *Les âmes vagabondes (The Host)*. 2008.
- Ndao, Cheikh Aliou. *L'exil d'Albouri suivi de La décision*. NEAS, 1985.
- Ovide. *Les Tristes*. Translated and presented by Dominique Poirel, Éditions de la Différence, 1989.
- Pradeau, Jean-François. *Gouverner le monde*. Les Belles Lettres, 2015.
- Seck, Cheikh Yérim. *L'Afrique, le spectre de l'échec*. L'Harmattan, 2000.
- Thomas, Louis-Vincent. *Les idéologies négro-africaines d'aujourd'hui*. A.G. Nizet, 1965.
- Wattel, Olivier. *La politique dans l'Antiquité romaine*. Armand Colin, 2000.
- Weber, Max. *Faire de la politique*. Translated by Olivier Mannoni, Payot, 2024.

About the Author:

Né le 02 Mars 1983, à Koungheul au Sénégal, **Alioune Willane** est un Enseignant-chercheur, maître de conférences, spécialiste de littérature comparée au département de Français de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis. Titulaire d'un DEA en littérature africaine, d'une thèse unique en littérature comparée, il est aussi diplômé en sciences politiques. Un profil transversal qui se lit à travers ses sujets de recherches. Auteur de plusieurs articles scientifiques sur les dynamiques de construction de l'ethnicité, il a publié des ouvrages majeurs sur l'écriture du racisme. Ses domaines de recherches sont : littérature et mythes ; le racisme ; chants rituels et symbolisation identitaire ; littérature d'exil, entre autres. Monsieur Willane est, par ailleurs, coordonnateur du master de Français en ligne, formation dispensée dans toute la sous-région avec la collaboration de la FOAD de l'Université Gaston Berger de Saint-Louis.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Willane, Alioune. "Le sujet politique en littérature, entre idéal et réalité : du *Traité la Clémence* de Sénèque au roman *Le dialecte des vautours* du romancier Sénégalais Cheikou Diakité." *Uirtus*, vol. 5, no. 1, April 2025, pp. 211-227, <https://doi.org/10.59384/ATGJ7280>.